429. Paris, Dimanche 20 septembre 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

Les mots clés

Affaire d'Orient, Ambassade à Londres, Diplomatie, Politique (Angleterre), Politique (France), Politique (Internationale), Relation François-Dorothée

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1840-09-20
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitMa lettre est partie, et la vôtre est venue. Quelle charmante page il y a dans cette lettre. Il n’y a pas un sujet sur lequel on a plus dit depuis que le monde existe, que le sujet que traite votre lettre. On n’a jamais dit comme cela , senti comme cela. C’est si beau, si parfait, si charmant que je me demande si je mérite tout cela ? Je suis fière, je suis humble, je suis ravie, heureuse, et je suis triste. Je ne devrais pas être loin.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 533/213

Information générales

LangueFrançais
Cote1173-1174, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6
Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription429. Paris, dimanche 20 septembre 1840
3 heures

Ma lettre est partie, et la vôtre est venue. Quelle charmante page, il y a dans cette lettre. Il n'y a pas un sujet sur lequel on a plus dit depuis que le monde existe que le sujet que traite votre lettre. On n'a jamais dit comme cela, senti comme cela. C'est si beau, si parfait, si charmant que je me demande si je mérite tout cela ? comment il se fait que j'aie mérité tout cela. Je suis fière, je suis humble. Je suis ravie, je suis heureuse, et je suis triste! Je ne devrais pas être loin !
J'ai lu dans la bible, j'ai essayé d'entendre votre voix. J'ai été aux Tuileries, la pluie m'a ramenée plus vite que je ne voulais.
Voici Bulwer. Bulmer bien mélancolique et desponding hier presque joyeux aujourd'hui. Un mot dans le Globe de vendredi que lui semble de bon augure. Mais assez piqué que ce ne soit que jeudi que Thiers lui a parlé de la proposition du Pacha tandis que cette proposition se trouvait livrée à des journalistes anglais depuis la veille. Cela m'est bien égal. Je me sens en train de croire que tout va aller bien, est-ce que je ne crois pas trop vite ? Mais votre lettre m'y encourage un peu.

Lundi 8 heure
J'ai vu un moment mon ambassadeur hier matin ; avant de me rendre au bois de Boulogne j'ai passé chez vous ; je suis entrée sous prétexte de chercher des livres. Je ne les cherchais pas, je n'en ai point pris, j'ai regardé votre portrait, d'autres portraits. Votre fauteuil, votre bureau. Vous ne ne vous doutiez pas que j'étais chez vous. J'y étais avec des sentiments bien mêlés. Le bois de Boulogne un peu, une visite à Mad. Durazzo. Mon dîner qui ne ressemble pas à un dîner, une perdrix. et un gâteau de semouille, je ne sais pas manger encore et puis lady Granville jusqu'à 10 h 1/2.
Le protocole de jeudi est-il ce qui vous faisait me dire vendredi que vous croyiez à la paix ! Il me faudrait plus que cela. Il faut que lord Palmerston dise " Examinons la proposition de M. Ali. " Dès ce moment là je croirai à la paix, avant non. J'ai eu une lettre de lady Palmerston de vendredi, ce même jour je lui écrivais au sujet de la reine de Hanôvre. Une lettre insignifiante pas un mot de politique. elle me provoque à en parler, je verrai si je le ferai. Je vous envoie copie des passages importants de sa lettre.

Midi
Voici votre lettre, courte, et demain je n'aurai rien ! Dites-moi s'il y a espoir que les propositions du Pacha deviennent quelque chose. Je suis très flottante. Hier j'espérais, aujourd'hui j'espère peu. Vous m'auriez dit quelque chose, si quelquechose pouvait ressortir du nouvel incident. Cependant vous êtes en pourparler avec lord Palmerston cela laisse du jour. Quand je pense à quel point ma vie, mon bonheur dépendent des paroles qui se disent aujourd'hui à Londres ; je n'ai pas assez de vœux et de soupirs pour tout ce qui agite et remue mon âme.

Voici du Soleil ; ce beau soleil de Paris, si brillant, si gai, cet air si pur. Allons nous promener ensemble aux Tuileries. Ensemble ! Ah que ce serait charmant !
Adieu. Adieu bien des fois, et encore. mille fois adieu. Lord Granville verra Thiers ce matin.
A propos Thiers a dit à M. de Pahlen qu'il ignorait qu'on eut permis à Lelevel de revenir. Qu'il allait s'en enquérir auprès de M. de Rémusat. nous verrons. Pahlen redoute tout, s'il revenait prenez garde, Appony ce que je vous dis. Adieu. Lady Palmerston me dit : " Les affaires de ce moment sont trop importantes pour pouvoir espérer de les mener à la distante même de quelques heures. Ainsi, j'ai pris mon parti, et je reste. "

Citer cette page

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857), 429. Paris, Dimanche 20 septembre 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot, 1840-09-20.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 28/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/465

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 20 septembre 1840
Heure3 heures
DestinataireGuizot, François (1787-1874)
Lieu de destinationLondres (Angleterre)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionParis (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

1173

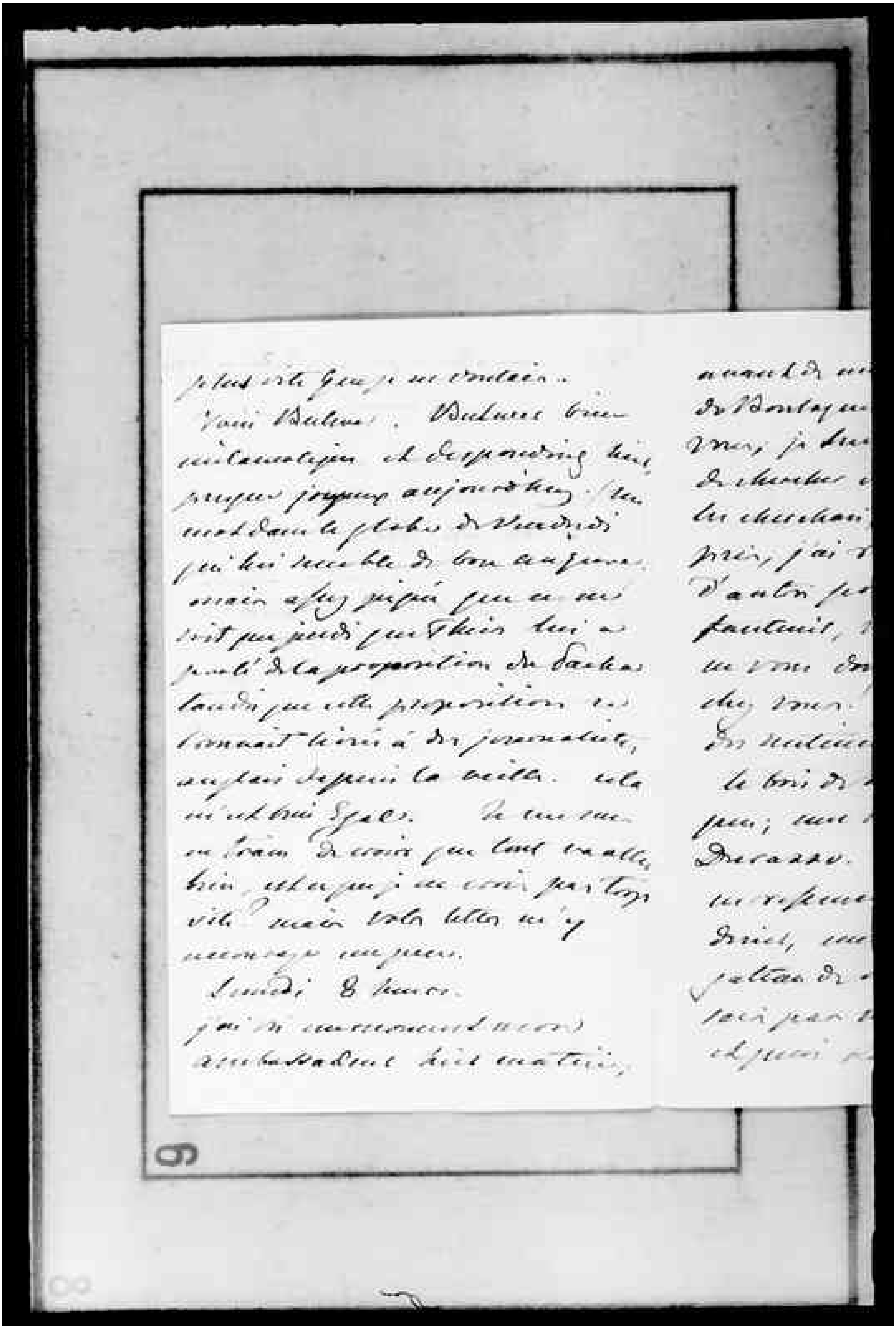
429. Paris Dimanche 20 Septembre 1840

3 heures.

Ma lettre est partie, et la vôtre est venue. Quelle charmante page il y a dans cette lettre ! Il n'y a jamais un sujet sur lequel on a plus dit depuis que le monde existe, que le sujet que traite votre lettre. On n'a jamais dit comme cela, senti comme cela. C'est si beau, si parfait, si charmant que je me demande si je mérite tout cela ? comment il se fait que j'ai mérité tout cela ? Je suis fière, je suis humble, je suis ravie, je suis heureuse, et je suis triste. Je ne saurais pas être loin !

J'ai lu dans la bible, j'ai essayé d'entendre votre voix. J'ai été aux Tuileries, la pluie m'a ramenée.

ds est il
me dis
voyiez à
faudrait
faut que
écrivions.
M. a l'a
je crois
un oui.
de Lady D
deux jours je
sujet de la
lettre depuis
et de politique
a ...
je lirai.



plus vite que je ne voulais.

Voici Bulwer. Bulwer bien mécontent et desponding bien plus que jusqu'aujourd'hui. Un mot dans le Globe de Vendredi qui lui semble de bon augure. mais assez piqué que ce ne soit que jeudi que Thiers lui a parlé de la proposition de Sarkas tandis que cette proposition courait livrée à des journalistes, anglais depuis la veille. Cela m'est bien égal. Je me mets en train de croire que tout va aller bien, est-ce que je ne crois pas trop vite? mais votre lettre m'y encourage un peu.

Lundi 8 heures.

J'ai vu successivement nos ambassadeurs hier matin,

avant de
de Bourqueney
vous, je
de chercher
les cherchant
pris, j'ai
d'autres
fauteuil,
ne vous
chez vous.
des nouvelles
le bruit de
paix; une
Durazzo.
ne réponds
droit,
palais de
vois par
et puis

ntaire.
dance bien
pondez bien
ordez. Le
Vendredi
n aujourd,
ien et vous
is lui a
n de Sartea
sition et
rsonnalité,
eilla. cela
la me me
tout travaille
ais par tous
ttes ne y

t nous
matin,

avant hier en revenant du bois de Boulogne j'ai passé chez vous, je suis entrée sous prétexte de chercher des livres. Je ne les cherchais pas, je n'en ai point pris, j'ai regardé votre portrait, d'autres portraits. votre fauteuil, votre bureau. Vous ne vous doutez pas que j'étais chez vous ! j'y étais avec des sentiments bien tristes. Le bois de Boulogne un peu ; une visite à Madame Durazzo. Mon dîner fut un respectable pot à une dinde, un pouding, 2 ou potage de vermicelle. Je ne sais pas manger seule et puis Lady Granville.

jusqu'à 10 h ½.

Le protocole de jeudi est-il ce qui vous faisait me dire Vendredi que vous croyiez à la paix ? il en faudrait plus que cela. il faut que Lord P. dise "examinons les propositions de M. Ali." Dès ce moment là je croirai à la paix ; avant non.

J'ai eu une lettre de Lady P. de Vendredi, le même jour je lui écrivais au sujet de la visite de H. une lettre insignifiante par un mot de politique elle me provoque à en parler, je verrai si je le ferai.

424. Paris d

une lettre cet

il y a dans un

par un sujet

dit depuis q

le sujet peut t

jamai

suite conver

tout cela ?

je vous envoie copie des passages importants de sa lettre.

Midi. Voici votre lettre, merci, et demain je n'aurai rien ! Dites moi s'il y a espoir pour les propositions de Sacha deviennent quelque chose. Je suis très flottante. hier j'espérais, aujourd'hui j'espère peu. vous m'auriez dit quelque chose, si quelque chose pouvait reposer, sur un nouvel incident. cependant vous êtes en pourparlers avec Lord P. cela laisse de jour. quand je pense à quel point ma vie, mon bonheur, dépendent des paroles qui se disent aujourd'hui à Londres je n'ai pas assez de maux de voyage pour tout ce peu agités chacun en âme. Voici du Soleil, ce beau Soleil de Paris, si brillant, si gai, cet air si pur. allons nous promener ensemble aux Tuileries. Ensemble ! ah que ce serait charmant ! adieu adieu bien des fois chacun mille fois adieu.

Lord Granville a vu Thiers ce matin. à propos Thiers a dit à M. de Sahlen qu'il ignorait qu'il eut jamais à recevoir de réunion. qu'il allait s'en enquérir auprès de M. de Rémusat

nous ne
réduits la
presque 8
jusqu'à
Lady Salis
les affaires
trop impo
espérons de
distance
bien.
parti et

pour tout
mon âme.
beau Salut
lout, si j'ai
allons nous
able aux
ble ! ah que
! adieu
fois chacun
i.

cera Thiers ce
Thiers a
elle qu'il
ent parmi à
. qu'il allait
ai de M. de Rémusat

nous verrons. Sablier
redoute tout, s'il survenait
quelque hasard, ajoutez ce
que je vous dis. Adieu.

Lady Palmerston m'écrit
les affaires de ce moment sont
trop importantes pour nous
espérer de les suivre à la
distance même de quelques
heures. Ainsi j'ai pris un
parti et je reste.